LE

LAURÉAT MANQUÉ

UN VOLEUR QUI CRIE : AU VOLEUR !

PAR

MARC SAUVALLE



MONTRÉAL
1894

LE

LAURÉAT MANQUÉ

UN VOLEUR QUI CRIE : AU VOLEUR.

I

Louis Fréchette est le plus fort écrivain du pays, c'est incontestable.

En prose ou en vers, il est sans rival.

Il joint à une rare érudition le charme d'un style alerte et varié, une connaissance approfondie de la langue, une vigueur de dialectique surprenante, et des éclats de lyrisme qui n'ont jamais été surpassés en Amérique.

Il est lauréat de l'Académie française, membre de l'Institut Impérial de Londres, membre de l'Académie de Rouen — la seconde de France — membre décoré de l'Association des Félibres, chevalier de la Légion d'Honneur, officier d'Académie, ancien président de la section française de

la Société Royale du Canada, et docteur *honoris causâ* des trois premières universités du pays : Laval de Québec, McGill de Montréal et Queen de Kingston.

Il est aussi ancien député.

Dès 1863, il était cordialement salué par Lamartine et par Victor Hugo.

En 1880, les journaux de Paris l'acclamèrent comme l'*Homme du jour*.

Paul Bert a écrit quatre longs et très élogieux articles sur lui dans le *Figaro*.

Francisque Sarcey a fait une conférence sur un de ses ouvrages à la salle des Capucines.

Il est dans l'*Anthologie des Poètes du XIXe siècle*, où quatre de ses pièces sont reproduites *in extenso*.

Trois cercles littéraires des Etats-Unis portent son nom.

Il a été *banqueté* à Montréal, à Québec, à Saint-Hyacinthe, à Boston, à Chicago, à Holyoke.

On trouve sa biographie dans toutes les encyclopédies récentes, non seulement de France, mais d'Italie et d'Allemagne.

Il est ou fut l'ami de Banville, d'Augier, de Sully-Prudhomme, de Leconte de Lisle, de François Coppée ; et Louis Ulbach l'a publiquement désigné comme digne d'appartenir à l'Académie Française.

Tous les étrangers européens de distinction qui mettent le pied à Montréal ne manquent presque jamais de lui faire visite.

C'est lui qui a réellement révélé le Canada à la France.

En somme, cet homme faisait trop d'honneur à son pays pour ne pas mériter les crachats de quelqu'un.

Il manquait à tous ses succès une dernière palme : l'effort d'un volume entier de mensonges et d'outrages, écrit par un compatriote, pour le démolir.

Il n'a plus rien à désirer.

Personne autre que Victor Hugo, le plus grand poète du siècle, n'avait encore obtenu cet honneur, reçu cette suprême consécration de son génie.

Victor Hugo a eu Edmond Biré ; Fréchette a Chapman.

Oui, cet inconnu, cet impuissant, ce raté, ce fruit sec, vient de publier tout un volume, non pour critiquer Fréchette — il n'y a pas un mot de critique réelle dans l'ouvrage — mais pour l'injurier, le salir, le calomnier, le déprécier quand même.

Ce qui m'étonne, ce n'est pas que le volume ait été écrit : le talent et le caractère de Fréchette méritaient bien ce rare hommage ; mais c'est qu'il se soit trouvé un bipède assez serin pour ne pas s'apercevoir qu'il mettait là le dernier sceau (sans calembour) à la gloire de celui qu'il jalousait au point de s'occuper de lui, jour et nuit, durant un an.

Non, je vois là un cas de réelle aliénation mentale ; et rien ne pouvait mieux justifier le distique dont un de ses compagnons de collège avait un jour gratifié le piètre rimeur :

> Pégase, constipé, s'efforçait un matin :
> Le poétreau Chapman fut son premier crottin.

Cependant, si invraisemblable que soit la bêtise de ce livre, elle s'explique. Le titre seul du volume — *Le Lauréat* — révèle l'intention et le sentiment qui l'ont dicté.

En effet, ce n'est pas à Louis Fréchette que l'auteur en veut surtout, c'est au *lauréat* de l'Académie française, parbleu !

Comment cela ? Voici :

Le pauvre diable d'auteur, après avoir pondu le volume de vers que personne n'a lu, mais qui s'intitule *Feuilles d'érable*, eut le toupet d'envoyer son œuvre aux membres de l'Académie française, avec la demande d'une couronne et d'un prix.

Tout naturellement, comme vous devez bien le penser, cette couronne et ce prix sont encore à faire leur apparition au firmament de la gloire de Chapman.

A ce sujet, M. Xavier Marmier disait un jour à un de mes amis qui le visitait :

— Connaissez-vous, au Canada, une espèce de détraqué... allons donc, comment s'appelle-t-il ?... un nom anglais, qui fait penser à un ressort de montre... quelque chose comme *échappement ?*

— Chapman ?

— Justement.

— Je ne le connais pas beaucoup, mais il a dû vous envoyer des vers ; il en envoie à tout le monde, c'est sa manie.

— Il a fait plus que cela : imaginez-vous qu'il nous a soumis un volume à couronner.

— Pas possible !

— Parole d'honneur !

— C'est incroyable. Et puis ?...

— Et puis, dame, on m'a chargé de lire ça ; j'en ai eu assez de la première page, vous comprenez ; c'est un pauvre toqué que cet individu-là !

— A peu près.

— Il l'est tout de bon, s'il s'imagine que

l'Académie française va couronner des pauvretés pareilles.

Eh bien, le volume dirigé aujourd'hui par ce Chapman contre M. Fréchette est né de cette mésaventure.

Avec cela que le poète avait été son bienfaiteur : c'était une double raison pour le malheureux désappointé de vouloir se venger complètement d'un seul coup.

Il ne faut pas oublier non plus qu'il y a là-dessous une jolie petite conspiration dévotement ourdie entre l'auteur et un petit saint homme d'abbé qui, pour avoir voulu administrer des férules à tout le monde, a fini par recevoir une de ces fessées qui restent légendaires dans les annales du journalisme.

Naturellement, il fallait, au pieux abbé désireux de se venger, un ramoneur quelconque n'ayant plus rien à salir que les passants contre lesquels il pouvait se frotter : il a trouvé Chapman.

C'était bien l'homme de la situation.

Malheureusement le ramoneur a eu ses déboires.

Éconduit de la *Minerve*, où son accointance devenait par trop compromettante, on lui obtint accès au *Courrier du Canada*, à côté de Thomas Chapais, l'éreinteur de Victor Hugo.

Il y fut heureux quelque temps ; mais, un jour, de rebuffade en rebuffade, le champion du baillargisme en détresse dut — pour un cas pressé, n'est-ce pas ? — se refugier, à défaut d'autre chalet de nécessité, dans les recoins mal écurés du journal à Tardivel.

Et là, grâce à des souscriptions saintement organisées — d'un pareil paroissien les éditeurs ne manquent pas d'exiger les versements à

l'avance — il a pu mettre bas son ordure, après un an d'un travail d'enfantement pénible et toute une ribambelle d'affronts héroïquement empochés.

Cela étant donné, mes lecteurs vont se demander pourquoi je m'abaisse à parler de ce livre honteux.

Entendons-nous.

Je n'ai aucunement l'intention de défendre Fréchette contre les critiques qu'on peut faire de ses ouvrages.

Il l'a dit lui-même dans ses *Lettres à l'abbé Baillargé*, ses écrits sont là ; ils doivent pouvoir se défendre eux-mêmes.

On ne répond pas aux critiques : si elles sont justes, il n'y a rien à dire ; si elles ne le sont pas, le bon sens public les prend pour ce qu'elles valent.

J'ai encore moins l'envie de critiquer les élucubrations de Chapman : bien loin de se critiquer, ces choses-là ne se lisent même point — à moins qu'on ne le fasse pour se donner un quart d'heure de gaieté.

Non, si je prends la plume pour aborder le sujet, c'est dans l'intention de signaler un acte d'effronterie tellement renversant qu'il prend presque les proportions d'un attentat, et que sa dénonciation devient un devoir.

Cet acte, c'est celui d'un homme qui, durant vingt ans, a journellement et sans vergogne, plagié quelqu'un, et qui, lorsque les années ont passé sur le larcin, et que les dates sont oubliées, accuse publiquement le volé d'être le voleur.

Un coquin capable d'un pareil acte mérite d'avoir son stigmate au front, et je m'engage à le lui buriner sans merci.

M. Henri Roullaud a déjà, dans deux articles publiés dans la *Minerve*, levé un coin du linge sale qui recouvre la plaie, il ne m'en voudra pas si je me permets de profiter de son travail en le complétant.

J'emprunterai même l'ordre qu'il a mis dans ses deux articles ; j'y ajouterai quelques réflexions par-ci par-là ; et enfin je soumettrai les aperçus dont j'ai fait moi-même la découverte.

Il y a une véritable curiosité psychologique à scruter ces choses-là.

L'autre entrait en matière par l'anecdote suivante :

" M. Gonzalve Desaulniers, écrivait-il, me racontait, il y a quelques jours, sa première entrevue avec M. Fréchette.

La conversation, me dit-il, vint à tomber sur Chapman, à qui M. Fréchette venait de donner du pain en le faisant entrer à la PATRIE, malgré les répugnances non déguisées de M. Beaugrand.

— Savez-vous, dit Gonzalve Desaulniers à Fréchette, que cet individu vous pille d'une façon éhontée ; il déchiquète vos vers, travestit vos strophes, s'empare de toutes vos idées. Il a telles pièces qui ne sont qu'un démarquage d'un bout à l'autre.

— Je le sais, répondit Fréchette ; le pauvre homme m'a avoué bien ingénument que c'était plus fort que lui, qu'il ne pouvait pas penser par lui-même, que n'ayant jamais fait d'études il était obligé de s'alimenter constamment au foyer d'autrui. Il m'a même demandé si cela m'ennuyait.

— Et vous lui avez répondu ?...

— Que cela m'était bien égal.

— Mais savez-vous que la chose peut devenir dangereuse.

— En quoi ?

— Mais, dans vingt ans d'ici, qui sait si l'on ne se demandera pas lequel des deux a plagié l'autre.

— Qui ça ? les imbéciles ? Je n'écris pas pour les imbéciles.

— Ou des intéressés.

— Qui diable peut avoir intérêt ?...

— Ceux dont vous aurez pu déranger les petits plans... parbleu ! Quand ce ne serait que Chapman lui-même.

— Ah bah ! ce serait un comble.

— Eh bien, ce comble-là n'est pas du tout impossible. Je connais l'individu, monsieur Fréchette. Vous pouvez vous attendre à tout de cet être-là. Il vous accusera quelque jour de lui avoir volé les vers qu'il vous dérobe aujourd'hui, je vous en fais la prédiction.

La prédiction s'est réalisée.

Il n'y a pas encore vingt ans que cela s'est passé, et W. Chapman accuse M. Fréchette de l'avoir plagié. "

Eh bien, si ce coucou de la poésie s'imagine que la petite phalange littéraire du pays va lui laisser perpétrer son œuvre sans crier gare, il se met une vilaine patte dans l'œil.

Il calcule probablement sur le mépris de celui qu'il calomnie ; il espère que le dédain dont il est justement honoré permettra à l'infamie de faire auprès des naïfs ou des intéressés son petit bonhomme de chemin sans bâtons dans les roues.

Le monsieur se trompe.

L'honneur de Fréchette appartient à son

pays ; les éclaboussures d'un Chapman ne peuvent l'atteindre ; aussi ne vient-il à personne des siens l'idée de le défendre.

Mais les Français de France ne peuvent pas voir d'un œil indifférent un homme qui s'est fait pour ainsi dire leur porte-drapeau en Amérique bafoué de cette façon, sans démasquer le lâche agresseur ; et pour ma part, j'entreprends un démasquage en règle.

Ça ne sera pas long.

II

Je ne m'arrêterai pas à faire ressortir la stupidité colossale de presque tous les reproches adressés à M. Fréchette par son détracteur ; c'est par trop bête.

Qu'il suffise d'en citer un : *ab uno disce omnes.*

Fréchette aurait fait rimer *acier* avec *coursier*, deux rimes dont le poétereau Chapman se serait antérieurement servi.

Vous riez ? c'est comme ça.

Fréchette est un plagiaire : il a *subtilisé* — c'est le mot employé — une rime à Chapman ! Il en manquait.

Avez-vous jamais conçu rien de plus idiot ? Eh bien, tout le livre est de cette force. Et ça été publié par le *Bon Combat* de l'abbé Baillargé, reproduit par le *Courrier du Canada* du grand Thomas Chapais, et par la *Vérité*, de l'incommensurable Tardivel, surnommé Pistolet, parce qu'il a le dos rond, le fond noir, et qu'il part tout d'un coup.

Je pourrais bien démontrer, si la chose en

valait la peine, que les deux volumes de vers du poétereau ne contiennent pas une seule rime qui n'ait été antérieurement employée par quelque poète. Mais il vaut mieux tout simplement hausser les épaules en disant :

Mais, ineffable coucou, si c'est un vol de se servir de rimes déjà employées, comment doit donc s'appeler celui qui non seulement prend les rimes mais les hémistiches avec ?

M. Fréchette avait écrit les deux vers que voici, dans la *Voix d'un exilé*, poème publié en 1869 :

Toi qui fais les grands cœurs au jour des grandes crises,
Toi qui chantes partout, sur les flots, dans les brises...

Remarquez bien ces deux fins de vers, et si vous avez le courage d'ouvrir les *Feuilles d'érable*, vous y trouverez une pièce datée de 1883 et dédiée à M. Fréchette, s'il vous plaît, où on lit :

Le grand poète vient au jour des grandes crises,
Lorsque la liberté, sur les flots, dans les brises...

Remarquez aussi que le grand poète dont parle ici Chapman, c'est M. Fréchette lui-même !

Dans la même pièce, la *Voix d'un exilé*, M. Fréchette a écrit ces deux autres vers :

Adieu, vallons ombreux, mes campagnes fleuries,
Mes montagnes d'azur et mes blondes prairies...

Dans une pièce des *Québecquoises*, datée de 1875, Chapman s'écrie :

Je t'aime avec tes prés, tes campagnes fleuries,
Tes villes, tes bosquets et tes blondes prairies...

Les *montagnes d'azur* sont dans la strophe précédente.

Hein ? Mais ce n'est pas tout.

En 1868, M. Fréchette a publié un petit volume intitulé : *Mes Loisirs.* La deuxième strophe du prologue commence par ces deux vers :

Quand le printemps doré vient éployer son aile,
Quand le bosquet revêt sa robe solennelle...

Or, je trouve dans la pièce de Chapman déjà citée les deux vers suivants :

Je t'aime lorsque Mai vient éployer son aile,
Etaler à mes yeux sa robe solennelle...

Qu'en dites-vous, lecteurs ? cela vaut-il l'*acier* rimant avec *coursier ?*

Voilà trois cas où il y a eu notoirement douze syllabes de volées en deux vers ; quel est celui des deux personnages qui a plagié l'autre ?

Il n'y a qu'une façon de le constater, c'est de citer les dates ; en pareille matière elles sont essentielles.

Or, l'intéressant Chapman, — tout comme s'il savait d'avance n'avoir que des idiots pour lecteurs — ne donne aucune date, et pour cause.

C'est une lacune que je veux combler, invitant ceux qui ne voudraient pas croire que l'effronterie d'un gredin puisse aller jusque-là, à contrôler chaque chiffre ouvrages en mains.

Ne nous arrêtons pas à signaler les alliances de mots, les expressions typiques, les tournures originales empruntées à Fréchette par le coucou ; on en trouve vingt par page.

Indiquons seulement les hémistiches entiers, puis viendront les vers tout au long, et pour terminer, ce sera le tour des strophes et des pièces démarquées du commencement à la fin.

Aux hémistiches d'abord :

Fréchette — Mes Loisirs. La dernière Iroquoise, 1862 :

Le fleuve déployant l'orbe de son rivage....

Chapman — Les Québecquoises. Le lac dans les bois. 1875 :

Puis ouvrant brusquement l'orbe de son rivage....

Fréchette — La voix d'un exilé, 1869 :

Pas un seul coin d'azur à l'horizon sans bornes....

Chapman — Le lac dans les bois, 1875 :

Le soleil se mourait à l'horizon sans bornes...

Fréchette — La découverte du Mississipi, 1872 :

Quel éclair triomphant à cet instant de fièvre....

Chapman — Le lac dans les bois, 1875 :

Sans doute que son ange, à cet instant de fièvre...

Fréchette — La Voix d'un exilé, 1869 :

Tonnant comme la voix des vagues en rumeur....

Chapman — Les Québecquoises, Carillon, 1875 :

Tonnant comme la voix de l'océan qui monte....

Fréchette — La Voix d'un exilé, 1869 :

Protecteurs de nos droits, guerriers de la pensée....

Chapman — A M. Louis Fréchette, 1876 :

Guerrier de la pensée à la voix magnifique....

A cette époque-là, pour notre coucou, Fréchette était un " guerrier de la pensée " ; depuis la mésaventure des *Feuilles d'érable* à Paris, il n'a plus même d'idées.

Mais ne nous arrêtons pas aux palinodies de l'individu, et continuons l'épluchage :

Fréchette — La Voix d'un exilé, 1869 :

Les paroles d'amour se glacent sur ma bouche....

Chapman — Les Québecquoises, Carillon, 1875 :

En ce moment les mots se glacent sur ma bouche...

Fréchette — Le Mississipi, 1870 :

Le passant croit ouïr, quand le soir est tombé...

Chapman — Les Québecquoises. La vengeance huronne, 1874 :

Le passant croit ouïr comme une voix humaine...

Fréchette — La Voix d'un exilé, 1869 :

N'allez pas comme moi céder à la tourmente...

Chapman — Le monument de Sainte-Foye, 1871 :

Il nous fallut enfin céder à la tourmente...

Fréchette — La Voix d'un exilé, 1869 :

Les rocs ont tressailli jusque dans leurs vertèbres...

Chapman — L'Algonquine, 1875 :

Et les bois ébranlés jusque dans leurs vertèbres....

Plus loin, le coucou répète dans la Lampe du sanctuaire, 1871 :

Ebranle le bosquet jusque dans ses vertèbres...

Un poète qui sait ce qu'il dit peut écrire les vertèbres des rocs ; un poétereau qui plagie bêtement dit : les vertèbres des bois, les vertèbres d'un bosquet, sans s'apercevoir qu'il dit des insanités grosses comme des montagnes.

Fréchette — A Alfred Garneau, 1866 :

Ses lambeaux de croyance aux épines du doute...

Chapman — Sur la tombe de Lucien Turcotte, 1876 :

Que de fois sa pauvre âme, aux épines du doute...

Et dans les Feuilles d'érable, A Mme G. F. 1886, Chapman récidive :

Ma pauvre âme saignait aux épines du doute...

Le coucou rabâche même ses vols ; mais allons toujours :

Fréchette — Mes Loisirs, 1863 :

A quelque temps de là, sous le souffle des brises...

Chapman — Cadieux, 1876 :

A quelque temps de là, sous la forêt déserte...

Et dans la Vengeance huronne, 1874, le coucou répète :

A quelque temps de là, cotoyant le rivage...

Fréchette — Le Mississipi, 1870 :

Et puis, ô fleuve, il semble, indécises rumeurs...

Chapman — Les Québecquoises, 1874 :

Indécises rumeurs qui montent de la base...

Arrêtons-nous un instant.

Je serais bien prêt à admettre qu'il n'y a pas, dans certaines de ces citations, matière à gros procès ; mais Chapman, qui reproche à Fréchette d'avoir commencé des vers par des mots comme *déjà*, *sur*, *pourtant* (je cite de mémoire), parce que Victor Hugo ou quelque autre poète en a fait autant, trouvera sans doute la chose plus grave que moi.

En tous cas, procédons toujours :

Fréchette — Mes Loisirs. Au bord du lac, 1860 :

Le lac aplanissait sa nappe transparente...

Chapman — La vengeance huronne, 1874 :

Du temps où, désertant ta nappe transparente...

Le premier fait aplanir une nappe, ç'a du bon sens ; le second la fait déserter, c'est une bêtise : toujours la même différence entre le poète et le poétereau !

Fréchette — La Voix d'un exilé, 1869 :

J'ai bousculé du pied cette meute hurlante...

Chapman — La vengeance huronne, 1874 :

Dans sa course suivi d'une meute hurlante...

Fréchette — La Voix d'un exilé, 1869 :

Soupirs mélodieux, sons suaves et doux...

Chapman — Le Vendredi Saint, 1872 :

Des sons suaves et doux...

Fréchette — La Voix d'un exilé, 1869 :

Et passent sous mes yeux en groupes éplorés...

Chapman — Le Saint-Laurent, 1875 :

Qui passent sous mes yeux en ébranlant les airs....

Fréchette — La découverte du Mississipi, 1873 :

Oui, deux siècles ont fui ; la solitude vierge...

Chapman — La vengeance huronne, 1874 :

Et le vent parfumé des solitudes vierges...

Fréchette — La découverte du Mississipi, 1873 :

Le grand fleuve dormait couché dans la savane...

Chapman — Le Huron, 1874 :

Le grand fleuve s'endort dans sa sérénité....

Fréchette — Premier janvier, 1871 ;

Un an vient de fuir, un autre commence...

Chapman — Premier janvier, 1872 :

Un an vient de s'enfuir aussi prompt que l'éclair...

Dans la même pièce de M. Fréchette, on lit :

Prompt comme l'éclair, ou l'oiseau qui vole...

Chapman a donc pillé deux vers pour en faire un seul. C'est assez rare qu'il condense ; en général il préfère paraphraser, ou plutôt faire du délayage.

Fréchette — Mes Loisirs. La dernière Iroquoise, 1862 :

On dit que depuis lors, sur la vague dormante...

Chapman — Cadieux, 1876 :

Et l'on dit que dèpuis, dans les belles soirées...

Fréchette — La Voix d'un exilé, 1869 :

Ton ange lève au ciel sa paupière rougie...

Chapman — La vengeance huronne, 1874 :

Quand l'Indienne ouvrit sa paupière rougie...

Fréchette — Mes Loisirs. La dernière Iroquoise, 1862 :

Aux lueurs de la nuit....
....vacillante, indécise....

Chapman — La lampe du sanctuaire, 1871 :

Quelle est cette lueur vacillante, indécise....

Fréchette — La France, 1883 :

Traîne-t-il sa misère à l'autre bout du monde....

Chapman — A Coquelin, 1889 :

Verse à flots ses rayons à l'autre bout du monde....

Fréchette — Les deux drapeaux, 1887 :

Mainte fois son pli rayonna,
Comme la colombe de l'arche....

Chapman — Les invincibles, 1889 :

Le drapeau....
Qui pour l'avenir est la colombe de l'arche....

Quel vers, par-dessus le marché !

Fréchette — J.-B. de la Salle, 1888 :

Comme une esclave au flanc de ses lourds bataillons....

Chapman — Les invincibles, 1889 :

Ils entourent la flotte et ses lourds bataillons....

Les bataillons d'une flotte ! mais ne critiquons pas.

Fréchette — Cavelier de la Salle, 1887 :

Le mousquet à l'épaule ou la pagaie au poing...

Chapman — Les invincibles, 1889 :

Le fusil à l'épaule et l'écume à la bouche....

Fréchette — La découverte du Mississipi, 1873 :

Tout semblait tressaillir sous un souffle effréné....

Chapman — L'aurore boréale, 1889 :

Sous le souffle effréné d'un vent mystérieux....

Fréchette — Les Oiseaux de neiges, 1879 :

Qui vibrent, Rosita, dans ton gosier d'oiseau ...

Chapman — A Eugénie Tessier, 1888 :

Oui, tout cela frémit dans ton gosier d'oiseau....

Fréchette — Papineau, 1877 :

Les chagrins du vaincu, la morgue des vainqueurs....

Chapman — A Gustave Drolet, 1883 :

Il nous fallut subir la morgue des vainqueurs....

Fréchette — Les Oiseaux de neiges, 1879 :

Aux échos d'alentour chantant à gorge pleine....

Chapman — Le carnaval, 1889 :

De souples raquetteurs chantant à gorge pleine....

Fréchette — Le drapeau français, 1884 :

Sans vivres, sans souliers, chantant la Marseillaise....

Chapman — Le carnaval, 1889 :

De charmants tapageurs chantant la Marseillaise....

Fréchette — Les Oiseaux de neiges, 1879 :

Sous le rocher sonore ou les grands bois ronflants....

Chapman — Renouveau, 1884 :

Sous les grands bois ronflants, le cerf, étonné, rôde....

Fréchette — La Voix d'un exilé, 1869 :

Dans les cercles du soir, le peuple enthousiaste....

Chapman — A Mlle C. P., 1884 :

Dans nos cercles du soir s'était jeté le deuil....

Fréchette — Papineau, 1877 :

Il restait là, debout dans sa majesté sainte....

Chapman — La forêt vierge, 1886 :

C'est l'immense forêt dans sa majesté sainte....

La majesté sainte d'une forêt !... Toujours le poétereau trop stupide même pour bien copier.

Fréchette — Les Oiseaux de neiges, 1879 :

Le couchant teignait d'or le front de la villa....

Chapman — Sur le lac Saint-Jean, 1881 :

Le couchant teignait d'or chaque plante aquatique....

Fréchette — Mes Loisirs, 1862 :

Aux lueurs de la nuit sa silhouette grise....

Chapman — Une légende, 1889 :

Profilant sur le ciel sa silhouette grise....

Fréchette — Mes Loisirs, 1862 :

Il fait nuit ; tout s'endort dans la forêt sauvage...

Chapman — Le Saguenay, 1882 :

Un lac sans fin dormait dans la forêt sauvage....

Fréchette — La Voix d'un exilé, 1869 :

Quand le vent est muet, quand la nuit est sereine...

Chapman — Les derniers Montagnais, 1888 :

Si le vent est muet et si l'étoile luit....

Fréchette — Hilda, 1866 :

Mais où l'on croit ouïr, doux bruissement d'ailes....

Chapman — Sa fenêtre, 1877 :

Un doux bruissement d'ailes parfois courait...

Fréchette — La Voix d'un exilé, 1869 :

Quand l'Arabe, fuyant le simoun homicide,
Sent fléchir les jarrets de son cheval numide...

Chapman — A M. H. Beaulieu, 1889 :

Quand le toréador, au milieu de l'arène,
Sent fléchir son jarret tout maculé de sang...

Fréchette — Pêle-Mêle, Abandon, 1877 :

Pas un ombrage frais, pas un souffle de vent....

Chapman — L'orage, 1882 :

Pas un souffle de vent dans la plaine ternie...

Fréchette — La Voix d'un exilé, 1869 :

On respirait partout comme un vent d'épopée...

Chapman — Un rayon de soleil, 1883 :

On respirait partout de sauvages aromes....

Il faut ajouter que les *sauvages aromes* se trouvent dans un sonnet de Fréchette sur le mois d'août, dans les *Oiseaux de neiges.*

Et voilà ce que le grand Chapman appelle " être volé comme au coin d'un bois ! " Quelqu'un est volé, rien n'est plus vrai ; mais le voleur, c'est lui !

Si on prenait la peine de retrancher des deux petits livres du coucou tout ce qu'il a chipé aux voisins pour les faire, il n'en resterait pas de quoi composer une oraison jaculatoire à l'abbé Baillargé.

Occupons-nous seulement de ce que l'individu a volé à Fréchette ; le reste ne nous chaut guère.

III

Chapman accuse M. Fréchette d'avoir commis un plagiat en écrivant ce vers dans la Voix d'un exilé, en 1869 :

Toi qui jettes au vent les tours de la Bastille....

attendu que Victor Hugo a écrit celui-ci :

Qui fit voler au vent les tours de la Bastille....

Les tours de la Bastille doivent par consé-

quent appartenir à Victor Hugo. Comment se fait-il donc que, dans la première strophe d'un livre intitulé : *Les Feuilles d'érable*, strophe qui fait partie d'une pièce portant la date de 1883, on lise avec stupéfaction le vers suivant :

Elle secoue au vent les tours de la Bastille...

Plagiaire avoué alors ! Reste à savoir si, dans ce cas, Chapman a copié Victor Hugo ou Fréchette. Or, comme il ne cite aucune date et n'indique pas même le titre des pièces, comment savoir si Hugo n'a pas écrit ce vers après Fréchette ? Comment savoir s'il l'a jamais écrit du tout ?

Mais ce n'est pas le seul cas où le pauvre Chapman crache stupidement en l'air, allez ! Il cite de M. Fréchette l'expression *ivre d'immensité*, qu'il met en regard de celle-ci de Victor Hugo : *ivre* d'ombre et d'*immensité*.

Or figurez-vous que le triple nigaud a écrit lui-même dans *Les Feuilles d'érable*, page 199 :

Où, rêveur indolent, ivre d'immensité....

Encore la patte prise dans son propre piège ! c'est une fatalité.

Dans quelle pièce M. Fréchette a-t-il écrit *ivre d'immensité ?* c'est ce que je n'ai pu découvrir, ni lui non plus. Quant à la citation de Victor Hugo, on ne sait pas plus d'où elle sort.

Jamais de dates, jamais de titres ; c'est plus commode pour mentir.

Vous croyez que j'ai fini ; vous vous trompez. Ce ne sont pas là les seules calottes que s'administre le malheureux jocrisse, en croyant casser le nez des autres.

Il affirme, et je veux bien le croire, que Mme

Emile de Girardin a écrit quelque part, on ne sait où, ni quand :

Et le monde est sauvé....

Or, en 1859, étant encore au collège, M. Fréchette a publié dans le *Journal de Québec* une pièce intitulée : *Alleluia*, qui se terminait ainsi :

Le monde a consommé le plus grand de ses crimes....
Et le monde est sauvé !

Quel plagiaire !

Or notre coucou a écrit, lui, en 1872, c'est-à-dire treize ans après M. Fréchette, une pièce intitulée : *Le Vendredi Saint*, et dont voici la fin :

Jésus rendait l'esprit.... le monde était sauvé...

Et le monde est sauvé, répétons-le, étaient aussi les derniers mots de la pièce de Fréchette !

Voyons, peut-on être plus effronté ou plus épais ?

Mais reprenons nos citations régulières.

Jusqu'ici j'ai signalé nombre d'hémistiches tout entiers enlevés par Chapman à celui qu'il accuse de l'avoir volé ; je vais maintenant, en ayant toujours le soin de bien étayer mes exemples avec des dates précises, relever des choses encore plus étonnantes.

Il y a de la matière, vous allez voir :

Fréchette — Mes loisirs, page 178, 1861 :

Murmure des fontaines
Sur l'émail des cailloux....

Chapman — Les Québecquoises, page 4, 1871 :

Là-bas, dans le ravin, l'écumeuse cascade....
Sur l'émail des cailloux....

Notons que la *cascade* se trouve dans la strophe suivante de M. Fréchette.

Fréchette — La Voix d'un exilé, 1869 :

Hurle comme les vents, gronde comme l'orage....

Chapman — Les Québecquoises, page 21, 1875 :

Toi, déchaînes les flots, hurle comme l'orage....

Fréchette — Le Printemps, 1868 :

Tout était parfums et chansons,
Lumière et joie....

Chapman — Les Québecquoises, page 12, 1875 :

Sous les bois épais, tout était parfums et joie.

Fréchette — La découverte du Mississipi, 1873 :

L'oreille ouverte aux bruits harmonieux des grèves....

Chapman — Les Québecquoises, page 62, 1875 :

Le regard dans les cieux et l'oreille rouverte,
Aux bruits harmonieux des flots. ..

Fréchette — La découverte du Mississipi, 1873 :

A son aspect, du sein des flottantes ramures,
Montait comme un concert de chants et de murmures....

Chapman — Les Québecquoises, page 12, 1875 :

Des coteaux, des vallons, sous le souffle des brises,
Montait comme un concert de rumeurs indécises....

Et dans ses *Feuilles d'érable*, page 138, 1889, Chapman se livre à la savante variation qui suit :

Monte comme un concert de murmures joyeux....

Notons en passant que *sous le souffle des brises* se retrouve dans une pièce de Fréchette écrite au collège, et intitulée *Lévis*. Continuons :

Fréchette — Le Printemps, 1868 :

Des petits maëstros ailés,
Chantant leurs refrains modulés
En tyrolienne...

Chapman — Les Québecquoises, page 39, 1873 :

Des maëstros ailés dont le chant plein d'ivresse....

Fréchette — La découverte du Mississipi, 1875 :

Sur tes bords endormis, je suis venu m'asseoir,
Et là, seul et rêveur...

Chapman — Les Québecquoises, page 33, 1875 :

Sur quelque étrange roc de ta plage estompée,
Je viens m'asseoir seul et rêveur....

Fréchette — L'Iroquoise, 1861 :

O lac ! te souvient-il des jours de mon jeune âge....

Chapman — Les Québecquoises, page 84, 1874 :

Fleuve ! te souvient il des jours de mon enfance...

Fréchette -- La Voix d'un exilé, 1869 :

Nous venions de passer ces longs jours de tempête...

Chapman — Les Québecquoises, page 59, 1871 :

Oubliant le passé, les longs jours de souffrance....

Fréchette — Pêle-Mêle, page 99, 1866 :

Il est une légende, une légende rose ..

Chapman — Les Québecquoises, page 185, 1875 :

Quel doux récit, quelle légende rose....

Fréchette — Papineau, 1875 :

Le drapeau de la liberté....

Chapman — Les Québecquoises, page 35, 1877 :

Du drapeau de la liberté....

Fréchette — Le Missisipi, 1870, première édition :

Comme l'antique Hercule, ô grand fleuve indompté...

Chapman — Les Feuilles d'érable, page 133, 1880 :

A vous pencher au bord du grand fleuve indompté...

Fréchette — La découverte du Mississipi, 1873 :

Des plus purs dévouements merveilleuse semence....

Chapman — Les Feuilles d'érable, page 118, 1894 :

Des plus purs dévouements, vous nous donnez l'exemple..

Fréchette — La Voix d'un éxilé, 1869 :

On respirait alors comme un vent d'épopée...

Chapman — Les Feuilles d'érable, page 158, 1884 :

On respire partois comme un vent d'ambroisie...

On demande ce que c'est qu'un vent d'ambroisie. Ne serait-ce pas quelque chose comme une brise de confitures ?

Fréchette — Le printemps, 1868 :

Et dénouant vos cheveux bruns
Au vent qui passe....

Chapman — Les Québecquoises, page 189, 1875 :

Dénouant au vent qui joue
Ses cheveux...

Fréchette — Mes Loisirs, page 44, 1860 :

Plus pur que le soupir d'un enfant qui s'endort....

Chapman — Les Québecquoises, page 112, 1871 :

Et plus doux qu'un soupir de feuille qui bruit...

Idem, page 132, 1873 :

Plus doux que les soupirs du fleuve qui sommeille...

Ibidem, page 212, 1872 :

Comme un dernier soupir du flot bleu qui s'endort....

Trois moutures sortant du même sac ; c'est un tour de force.

Fréchette — La découverte du Mississipi, 1873 :

Parfois, sous les grands bois, ma prunelle trompée
Croyait voir...

Chapman — Les Québecquoises, page 34, 1875 :

Parfois mon œil trompé croit voir dans la pénombre....

Fréchette — Premier janvier 1872 :

Nocturnes clameurs qui montez des vagues,
Bruits sourds et confus, rumeurs, plaintes vagues....

Le Vendredi-Saint de la même année, notre coucou écrivait (Les Québecquoises, page 38) :

Rumeurs plaintives et vagues,
Qui montez du sein des vagues....

Fréchette — L'Iroquoise, 1861 :

Va d'échos en échos gronder dans la forêt....

Chapman — Les Québecquoises, page 43, 1872 :

Qui d'échos en échos roulent sous les grands bois....

Idem, page 56, 1875 :

Vont d'échos en échos gronder au fond des bois....

Seulement deux moutures ici : l'homme devient modeste ! Mais vous verrez qu'il se reprendra.

Fréchette — La Voix d'un exilé, 1869 :

Tonnant comme la voix des vagues en rumeur....

Chapman — Les Québecquoises, page 41, 1872 :

Hurlant comme la voix des vagues en fureur....

Et page 55, 1875, déjà cité :

Tonnant comme la voix de l'océan qui monte...

Fréchette — Reminiscor, 1868 :

Le cœur près du cœur, la main dans la main...

Chapman — Les Québecquoises, page 46, 1871 :

Mais nous étions assis dans l'ombre du feuillage....
Main dans la main, cœur près du cœur....

Et dans les *Feuilles d'érable*, page 72, 1873 :

Le regard égaré sur l'onde éblouissante,
Cœur contre cœur, main dans la main....

Ce n'est pas du plagiat, ça, peut-être !... Mais ne nous attardons pas.

Fréchette — Nuit d'été, 1871 :

L'âme dans le ciel bleu, le front dans les chimères....

Chapman — Les Québecquoises, page 74, 1872 :

Plongé dans l'idéal, l'âme dans les chimères....

Fréchette — La découverte du Mississipi, 1873 :

Sol canadien que j'aime avec idolâtrie....

Chapman — Les Québecquoises, page 108, 1876 :

Loin du sol qu'il aimait avec idolâtrie...

Fréchette — La Voix d'un exilé, 1869 :

Vers le progrès divin marchent à pas géants...

Chapman — Les Québecquoises, page 117, 1871 :

Marchent ensemble, unis, vers le progrès divin....

Fréchette — Mes Loisirs, page 89, 1862 :

Minuit avait jeté sa clameur solennelle :
La bise s'engouffrait dans le noir corridor...

Chapman — Les Québecquoises, page 119, 1875 :

Minuit vient de sonner à la vieille pendule....
Dans le noir corridor...

Fréchette — A Pamphile Le May, 1869 :

L'orage m'emporta loin de la blonde rive...

Chapman — Les Québecquoises, page 103, 1876 :

L'orage l'emporta bien loin de la patrie....

Fréchette — Renouveau, 1873 :

Et je songeai longtemps à mes jeunes années,
Frêles fleurs dont l'orage a tué les parfums,
A mes illusions que la vie à fanées...

Chapman — Les Québecquoises, page 121, 1875 :

Et je me ressouvins de mes blondes années,
Frêles fleurs que le vent du malheur a fanées....

Les *blondes années* se trouvent déjà dans *Pêle-Mêle* de Fréchette, page 178, 1871.

Fréchette — Papineau, 1877 :

Il avait entendu claquer dans la tempête
Le drapeau de la liberté....

Chapman — Les Feuilles d'érable, page 25, 1889 :

Avec ses pavillons claquant dans la tempête....

Fréchette — Notre histoire, 1882 :

Et notre vieux drapeau, trempé de pleurs amers,
Ferma son aile blanche et repassa les mers...

Chapman — Les Feuilles d'érable, page 45, 1884 :

Le vieux drapeau français repassa l'océan...

Fréchette — Le drapeau français, 1884 :

Qui mêle...
Aux rougeurs du couchant les blancheurs de l'aurore...

Chapman — Les Feuilles d'érable, page 33, 1889 :

Et mêle ses rougeurs aux blancheurs de l'écume...

Fréchette — A Pamphile Le May, 1869 :

...quand le sort, d'un coup d'aile,
Brisa mes rêves d'or, ma boussole et mon cœur...

Chapman — Les Québecquoises, page 125, 1875 :

Un jour le sort brisa mes rêves d'un coup d'aile...

Fréchette — La Voix d'un exilé, 1869 :

Tout est brumeux aussi dans mon âme affaissée...

Chapman — Les Québecquoises, page 125, 1875 :

Maintenant tout est sombre et brumeux dans mon âme...

Fréchette — Le printemps, 1868 :

Pour lui rien n'a d'émotion...
....
Les souffles les plus enivrants
N'ont plus d'arome.

Chapman — Les Québecquoises, page 126, 1875 :

Rien n'a d'émotion,
Les parfums les plus doux n'ont plus pour moi d'arome...

Fréchette — Mes Loisirs, page 61, 1863 :

Donnez à l'orphelin, à l'infirme, à la veuve,
A tous ces pauvres cœur que la souffrance abreuve ;
Donnez, donnez...

Chapman — Les Québecquoises, page 130, 1879 :

Donnez à l'orpheline, à l'infirme au front blême,
A la veuve, à l'homme méchant même,
Donnez à tous, à tous donnez...

Fréchette — Mes Loisirs, page 89, 1863 :

La nuit sur mon chevet avait ouvert son aile....

Chapman — Les Québecquoises, page 132, 1873 :

La nuit limpide avait ouvert son aile brune....

Fréchette — Renouveau, 1873 :

....éparpillant sa merveilleuse note
Dans les airs tout remplis d'arome printanier....

Chapman — Les Québecquoises, page 206, 1875 :

Eparpillant dans l'air leurs notes inspirées....

Et dans les Feuilles d'érable, page 219, 1878 :

Son chant s'éparpillait en notes frissonnantes....

Fréchette — Vieille histoire, 1873 :

Tout rêveurs, elle et moi, nous allions nous asseoir....

Chapman — Les Québecquoises, page 190, 1876 :

Sous les mêmes tilleuls, tous les deux, à la brune,
Nous allions nous asseoir....

Fréchette — Renouveau, 1873 :

La nature avait mis sa robe des dimanches.

Chapman — Les Québecquoises, page 194, 1876 :

La nature en robe de noces.

Fréchette — A Longfellow, 1871 :

Quand ta barque sombrait à l'horizon brumeux,
On entendit longtemps sur l'abîme écumeux....

Chapman — Les Feuilles d'érable, page 56, 1888 :

Te suivant du regard sur les flots écumeux,
Sombrer dans le lointain brumeux.

On voit que quand le Chapman se mêle de voler des rimes, lui, il emporte le morceau.

Fréchette — Mes Loisirs, page 81, 1861 :

Où les brises du soir semblent à chaque haleine....

Chapman — Les Feuilles d'érable, page 21, 1873 :

Et la brise du soir, harmonieuse haleine.

Fréchette — Hilda, 1862 :

Ils s'enfuirent, marchant sans relâche et sans trêve....

Chapman — Les Feuilles d'érable, page 71, 1873 :

Et tous deux vont, cherchant, sans repos et sans trêve...

Fréchette — Le Mississipi, 1870 :

Nouveau René, vers toi je viens chercher l'oubli :
Donne-moi son amer dictame....

Chapman — Les Feuilles d'érable, page 94, 1889 :

Elle cherche pourtant encor l'amer dictame
De l'oubli....

Fréchette — Renouveau, 1873 :

Dans un tourbillon d'or, de pourpre et d'améthyste....

Chapman — Les Feuilles d'érable, page 142, 1889 :

Dans des flots d'ambre, d'or, de pourpre et de vermeil....

Fréchette — Reminiscor, 1868 :

Un roman boiteux, un chétif poème,
Où presque toujours le bon sens louchait ...

Chapman — Les Feuilles d'érable, page 150, 1889 :

Un couplet érotique où le gros bon sens louche...

Fréchette — A Mme V. B., 1876 :

Vous qu'on devait nous rendre à la saison prochaine...

Chapman — Les Feuilles d'érable, page 176, 1884 :

Nous devions vous revoir à la saison dorée...

Fréchette — Le Saguenay, 1878 :

Sinistres profondeurs qui défiez les sondes...

Chapman — Les Feuilles d'érable, page 194, 1882 :

Créa le Saguenay, fleuve qui rit des sondes...

Fréchette — Les Oiseaux de neiges, 1877 :

C'est que, lorsque le vent du nord battait ma voile...

Chapman — Les Feuilles d'érable, page 210, 1886 :

Et depuis, quand le vent des regrets bat ma voile...

Fréchette — Renouveau, 1873 :

Le soleil était chaud, la brise caressante...

Chapman — Les Québecquoises, page 11, 1875 :

Le soleil était chaud, la brise parfumée...

Fréchette — Nuit d'été, 1871 :

La lune dans le ciel montre sa corne d'or...

Chapman — Les Québecquoises, page 16, 1875 :

La lune à l'orient montrait sa corne d'or....

Fréchette — Mes Loisirs, 1863, premier vers du volume :

Quand le souffle attiédi des brises parfumées...

Chapman — Les Québecquoises, page 32, 1875 :

Quand le souffle attiédi des brises odorantes...

Plus haut, Chapman remplacait *brise caressante* par *brisc varfumée* ; cette fois il remplace *brises parfumées* par *brises odorantes*. Il n'y a pas à dire, c'est du génie !

Et c'est cet effronté copiste qui accuse Fréchette de l'avoir plagié ! Pour du toupet, il en a !

IV

Continuons la kyrielle de nos citations ; il faut tenir l'écorché suffisamment longtemps sur le gril pour qu'il ne soit plus tenté de recommencer ses manigances.

Admirons toujours les jolis larcins :

Fréchette — Mes Loisirs, page 110, 1862 :

Mon Dieu, quelle était belle, et comme je l'aimais...

Chapman — Les Québecquoises, page 47, 1871 :

Oh ! qu'elle était candide et comme je l'aimais...

Fréchette — La découverte du Mississipi, 1873 :

Au nom du Dieu vivant, au nom du roi de France...

Chapman — Les Québecquoises, page 68, 1876 :

Dollard, au nom du Christ, au nom du roi de France...

Fréchette — Mes Loisirs, page 74, 1863 :

Chaque victoire était stérile...

Chapman — Les Québecquoises, page 109, 1871 :

Chaque victoire était pour nous infructueuse...

Fréchette — Hilda, 1866 :

La douleur m'étreignait dans un cercle de feu....

Chapman — Les Québecquoises, page 110, 1871 :

Etreint les régiments dans un cercle de feu...

Fréchette — Pêle-mêle, page 177, 1871 :

Rêves chéris de mon enfance,
Hélas ! qu'êtes-vous devenus ?

Chapman — Les Québecquoises, page 123, 1875 :

Hélas ! rêves dorés de ma naïve enfance,
Qu'êtes-vous devenus ?

" C'est à n'en pas croire ses yeux. "

Fréchette — Mes Loisirs, page 174, 1862 :

Sur nous l'étoile blonde...

Chapman — Les Québecquoises, page 173, 1871 :

Pour nous la blonde étoile...

Fréchette — Le drapeau fantôme, 1884 :

Tous trois se roidissant dans un suprême effort...

Chapman — Les Feuilles d'érable, page 37, 1889 :

Alors, se roidissant dans un suprême effort...

Deux syllabes de plus, et tout le vers y était.

Fréchette — Pêle-Mêle, page 169, 1875 :

Un jour, errant, perdu dans un désert sans borne...

Chapman — Les Feuilles d'érable, page 209, 1886 :

J'allais comme perdu dans un désert sans borne...

Fréchette — Les Oiseaux de neiges, page 167, 1878 :

La mousse attache au roc son manteau de velours...

Chapman — Les Feuilles d'érable, page 158, 1881 :

La mousse agrafe au roc son manteau de satin...

Question d'étoffe.

Fréchette — Mes Loisirs, page 111, 1862 :

Mon pied distrait foulait bien des roses fanées...

Chapman — Les Québecquoises, page 64, 1876 :

Je foulais sous mes pieds bien des roses fanées...

Citons ici toute la strophe de Fréchette. Cette strophe, je l'ai dit, date de 1862, c'est-à-dire de trente-deux ans :

Le bal était fini, les danses terminées ;
L'orchestre avait cessé son délirant accord ;
Mon pied distrait foulait bien des roses fanées ;
Le bal était fini... moi, je rêvais encor.

Eh bien, maintenant, suivons Chapman à la piste ; cela nous permettra d'étudier de près le procédé de notre coucou :

Les Québecquoises, page 72, 1872 :

L'orchestre s'était tu, le bal allait finir...

Même pièce, page 74 :

Et l'instrument divin suspendit son accord...

Page 64, déjà citée :

Je foulais sous mes pieds bien des roses fanées...

Page 74, même stophe que l'avant-dernier vers :

Elle ne chantait plus, moi j'écoutais encor...

C'est de la mosaïque ni plus ni moins.

Veut-on d'autres strophes fabriquées de la même façon ? En voici :

Fréchette — Le Printemps, 1868 :

Les ruisseaux transparents et frais
Mêleront au chant des forêts
Leur voix si douce ;
Et sous les branches qui plieront
Des bruits joyeux s'envoleront
Des nids de mousse.

Chapman — Les Québecquoises, page 4, 1871 :

Volant de cime en cime à son frais nid de mousse,
Sur le rameau mouvant,
L'oiseau, fou de gaieté, mêle sa voix si douce
A la chanson du vent.

Le *ruisseau transparent* se trouve dans la strophe suivante de Chapman.

N'est-ce pas merveilleux ? Allons plus loin.

Fréchette — La découverte du Mississipi. 1873 :

O grand Meschacébé ! — voyageur taciturne,
Bien des fois, aux rayons de l'étoile nocturne,
Sur tes bords endormis je suis venu m'asseoir ;
Et là, seul et rêveur, perdu sous les grands ormes,
J'ai souvent du regard suivi d'étranges formes,
Glissant dans les brumes du soir.

Chapman — Les Québecquoises, page 125, 1875 :

Bien des fois, en secret, à l'heure de la brune,
J'ai quitté le logis aux rayons de la lune ;
Je suis allé m'asseoir
Sur quelque roc désert de la rive escarpée,
Pour écouter les flots chanter leur épopée
Dans les brumes du soir.

Hein !... quel poète original que ce Chapman ! et comme il fait bien de crier : au voleur ! Mais ce n'est pas tout.

Fréchette — Mes Loisirs, 1863 :

Dans le ciel en silence
La lune se balance
Ainsi qu'un ballon d'or,
Et sa lumière pâle
D'une teinte d'opale,
Baigne le flot qui dort.

Chapman — Les Feuilles d'érable, page 70, 1873 :

La lune à l'horizon, comme un ballon d'opale,
Se balance, baignant dans son doux reflet pâle,
La vague modulant son suave sanglot.

Un sanglot suave !

Mais voici une vraie perle :

En 1866, Fréchette termine ainsi une pièce adressée à une petite fille :

Reste toujours enfant !

En 1870, Chapman termine une autre pièce adressée à un petit garçon, par ce vers d'une originalité surprenante :

Oh ! reste toujours petit !

" En croyez-vous vos yeux ? " Quel génie que ce Chapman, et quel plagiaire que ce Fréchette !

Ici la cueillette de M. Roullaud s'arrête ; mais il n'a pas épuisé la moisson, tant s'en faut ! On peut, en glanant après lui, faire encore une assez belle gerbe, comme vous allez voir, lecteurs.

Commençons par une citation de notre coucou poétique :

CHAPMAN

Sur le cristal glacé des fleuves gigantesques,
Les patineurs, montés sur leurs lames d'acier,
Tracent en tournoyant de folles arabesques
Ou luttent de vitesse avec quelque coursier.

FRECHETTE

Dans les soirs sereins, l'astre noctambule
Plaque vaguement d'un reflet d'acier
La clochette d'or qui tintinnabule
Au harnais d'argent du fringant coursier.

Voilà les deux strophes désormais célèbres, témoins du vol révoltant que M. Fréchette a fait des deux rimes *acier* et *coursier* pour lesquel-

les il paraît que le grand Chapman avait pris un brevet d'invention et de propriété inaliénable.

Est-ce pour se venger que le coucou publiait ces deux vers, cinq ans après :

Et l'orient s'enflamme, et l'astre noctambule
Met des reflets d'acier sur le givre des toits ?...

L'astre noctambule du poète met un reflet d'acier sur une clochette ; l'astre noctambule du poétereau en met sur du givre. Le poète parle bon sens, le poétereau dit des bêtises. Trop stupide, encore une fois, pour bien copier !

Voici maintenant deux fins de pièces :

Fréchette — L'Iroquoise, 1861 :

Est-ce l'enfant des bois qui pleure sa victime ?
Est-ce l'ange vengeur du crime ?
Nul mortel ne le sait encor.

Chapman — Les Québecquoises, page 179, 1876 :

Serait-ce (*sic*) les accents des vieux mânes sauvages
Qui pleurent et toujours pleureront leurs forfaits...
Ou bien ceux de Cadieux souffrant sur ces rivages
De notre oubli ? — Personne ne le sait.

Fréchette — Vieille histoire, 1872 :

C'était un lieu charmant, une roche isolée...
....Là, quand les feux du soir
Eclairaient l'horizon d'une lueur mourante,
En écartant du pied la luzerne odorante,
Tout rêveurs, elle et moi, nous allions nous asseoir.

Chapman — Les Québecquoises, page 182, 1875 :

Voici la roche isolée
Où, le soir,
Nous allions sous la feuillée
Nous asseoir.

Fréchette — La Voix d'un exilé, 1869 :

Fort comme l'ouragan roulant sur les abîmes.

Chapman — Les Québecquoises, page 112, 1871 :

Plus fort que l'aboiement de l'ouragan qui passe.

Fréchette — La Voix d'un exilé, 1869 :

Se laissant égorger plutôt que de se taire.
Fous sublimes ! oser défier l'Angleterre...

Chapman — Les Québecquoises, page 116, 1871 :

Pour ne pas se soumettre aux vœux de l'Angleterre,
Contents, se laissent égorger....

Quant aux " fous sublimes ", Chapman en a usé et abusé. Il avait trouvé cette expression de son goût.

Fréchette — Renouveau, 1878 :

Et je songeai longtemps à mes jeunes années....

Chapman — Les Québecquoises, page 64, 1876 :

Et, pensif, je songeais aux jours de mon enfance.

Fréchette — Le printemps, 1868 :

Et sous l'empire d'Ariel,
La terre semblera du ciel
La fiancée.

Chapman — Les Québecquoises, page 4, 1871 :

A la terre le ciel sourit avec mystère,
Comme un joyeux amant....

Chez Fréchette la terre est la fiancée du ciel ; chez Chapman le ciel est l'amant de la terre ! On n'est pas plus original.

Fréchette — La découverte du Mississipi, 1878 :

L'oreille ouverte au bruits harmonieux des grèves....

Chapman — Les Québecquoises, page 9, 1875 :

De ton rivage ouïr les bruits harmonieux....

Fréchette — Chénier, 1885 :

Ces reîtres sont joyeux ; déjà leur cœur savoure
Le plaisir qu'a le nombre à vaincre la bravoure.

Chapman — Les Feuilles d'érable, page 21, 1889 :

Les Anglais savouraient d'avance le plaisir
De vaincre Montréal....

Fréchette — Au bord de la Creuse, 1883 :

Ainsi que le vautour qui des grands monts descend,
Féroces, altérés de pillage et de sang....

Chapman — Les Feuilles d'érable, page 35, 1889 :

Assouvis de pillage, ainsi que des vautours
Qui, repus, sont encor de carnages avides....

Fréchette — Les excommuniés, 1883 :

O Lorraine ! ô Strasbourg ! si belles et si grandes !
Vous, c'est le sort au moins qui vous fit allemandes.

Chapman — Les Feuilles d'érable, page 38, 1889 :

Et c'est plutôt le sort qui le prit qu'Albion...

Fréchette — Le Saint-Laurent, 1884 :

Foule d'un pied nerveux le pont de la dunette,
Et, pilote prudent, promène sa lunette....

Chapman — Les Feuilles d'érable, page 21, 1889 :

Et le fier amiral, debout sur la dunette,
Tout pensif et tenant à la main sa lunette....

Vous en subtilisez donc aussi, des rimes, monsieur Chapman !

Fréchette — In memoriam, 1875 :

Oui, je suis revenu sous la fenêtre aimée
Dérobée à moitié sous les grands arbres verts,
Où, pour ouïr du soir les murmures divers,
Vous penchiez si souvent votre tête charmée.

Chapman — Les Feuilles d'érable, La fenêtre, 1877 :

L'autre soir, j'errais seul sous le balcon discret
Où, pour ouïr des eaux la rumeur enivrante,
Pour humer les senteurs de la brise odorante,
Elle venait jadis pencher son front distrait.

Fréchette — Reminiscor, 1868 :

J'ai fait pour toujours deux parts de mon être :
L'une est au devoir, l'autre à l'amitié...

Chapman — Les Feuilles d'érable, page 117, 1884 :

En deux sublimes parts votre âme se divise :
L'une appartient au Christ, l'autre à l'humanité.

Fréchette — La Voix d'un exilé, 1869 :

Tu voulais avant tout que ce nom fût notoire ;
Eh bien, sois satisfait : tu vivras dans l'histoire,
Mais cloué sur un pilori.

Chapman — Les Feuilles d'érable, page 166, 1871 :

Non, tu n'as pas menti : ton nom toujours vivra,
Mais en lettres de sang aux pages de l'histoire.

Fréchette — Renouveau, 1873 :

Des vents harmonieux jasaient dans la ramée.

Chapman — Les Feuilles d'érable, page 217, 1878 :

L'orchestre des oiseaux chantait sous la ramée.

Fréchette — La découverte du Mississipi, 1873 :

Rasant les îlots verts et les dunes d'opale...
Des vols d'oiseaux marins s'élevaient des roseaux,
Et pour montrer la route à la pirogue frêle

S'enfuyaient en avant....
On aurait dit qu'au loin les arbres de la rive
En arceaux parfumés penchés sur son chemin
Saluaient le héros...

Chapman — Les Feuilles d'érable, même pièce :

Nous longions les rochers de feuillage couverts :
Devant nous s'enfuyaient des ailes éclatantes ;
Et les arbres penchés sur les vagues chantantes
Semblaient nous saluer de leurs évantails verts.

Citons encore quelques-uns des reproches faits à Fréchette par le coucou :

VICTOR HUGO

Que les anges distraits se penchaient pour l'entendre.

....
Les fauvettes pour nous voir
Se penchaient dans le feuillage.

FRECHETTE

Les fauvettes, tout près, se penchaient pour entendre.

" Quand on songe, dit le Chapman, que le lauréat a pris la peine de fouiller dans deux gros volumes pour trouver ce qu'il lui fallait pour faire un seul vers !

" Pas fécond, le lauréat, pas fécond ! "

Toujours l'histoire de la pelle et du fourgon. Je lis dans les *Feuilles d'érable*, le chef-d'œuvre de Chapman, page 219 :

Et pour mieux écouter cette gamme si douce,
L'oiseau sur son balcon se penchait tout charmé.

Pas fécond le lauréat manqué ! pas fécond ! Il lui a fallu feuilleter dans trois volumes, lui, puisqu'il faut ajouter le volume de M. Fréchette. Et cela pour découvrir le " balcon d'un oiseau ".

Continuons :

M. Fréchette a écrit ce vers :

Sylphe gracieux fuit comme l'éclair.

" Comme l'éclair ! s'écrie le coucou, c'est vieux, ça, monsieur Fréchette. La rue Saut-au-Matelot est d'hier à côté de ce lieu commun-là."

Ah ! cher nourrisson des grands maîtres, quel joli petit crachat vous vous jetez là sur le nez !

A la page 114 de vos incomparables *Feuilles d'érable*, ouvrage flairé et unanimement dédaigné par l'Académie française, ne trouve-t-on pas ceci :

Dont les replis moelleux, aussi prompts que l'éclair,
Ondulent sans arrêt sur le firmament clair ?

Vous fréquentez donc la rue Saut-au-Matelot, vous aussi, pauvre Chapman ! Y *ondulez*-vous *sans arrêts ?*

V

Je répète ce que j'ai dit au commencement : je ne veux en aucune manière prendre la peine de réfuter les accusations portées par Chapman contre l'homme qu'il prend à partie ; et s'il m'arrive de citer ces accusations, c'est seulement lorsqu'elles se retournent d'une façon risible contre leur auteur.

Comme dans le cas qui précède, et dans le cas suivant, par exemple :

M. Chapman essaie de ridiculiser M. Fréchette qui, dans un sonnet sur l'hiver canadien, a parlé d'avalanche.

Il demande où M. Fréchette a pu voir des avalanches au Canada.

Or, M. Chapman, faisant aussi du paysage

canadien, écrit à la page 138 de ses *Feuilles d'érable* :

Les vallons aux abois râlent sous l'avalanche.

Ce sont là des avalanches suisses, je suppose, importées pour la circonstance à Montréal.

Peut-on mieux démontrer la mauvaise foi de l'individu ?

Evidemment il comptait sur le dédain de celui qu'il attaque.

Malheureusement pour ses calculs, s'il est au-dessous d'un Fréchette de se défendre d'un Chapman, il est des cœurs vaillants qui n'ont pas les mêmes raisons de reculer devant la besogne.

Dans un autre endroit, le coucou s'aventure encore bien imprudemment.

" M. Fréchette, dit-il, était loin, bien loin de soupçonner qu'en esseyant de pallier l'abomination où s'étalent, dans la *folle avoine*, deux compagnons de *saint Antoine*, il allait encore me fournir l'occasion de prouver qu'il n'est qu'un ridicule plagiaire.

" J'ai été, pourtant servi à soies — pardon à souhait (de la finesse même !) — puisque dans le *Chasseur noir* de Victor Hugo, à la page 302 des Châtiments, édition Hetzel, on lit (une indication, pour une fois !) :

Tous les démons de saint Antoine
Bondissent dans la folle avoine.

" Oh ! là, là ! "

" Encore pris, M. Fréchette, encore pris ! Pas veinard avec moi, le lauréat ! "

Non, n'est-ce pas ? Heureusement que M. Chapman, lui, est plus veinard. Dans ses

Feuilles d'érable (mortels, saluez !) je lis à la page 184 :

.... On causait dans l'avoine
Devant un ours géant que le chasseur Antoine....

Et même pièce :

... dans un champ d'avoine,
Je revis l'animal abattu par Antoine.

Quel ridicule plagiaire !

Très veinard, lui, le pseudo-lauréat !

Je pourrais remplir toute une brochure, si je voulais seulement indiquer les pièces de Fréchette qui ont été imitées, parodiées et surtout défigurées par Chapman.

Je me contenterai d'un exemple court, mais éloquent.

Voici une petite pièce publiée pour la première fois dans la *Patrie* du 14 juillet 1883, et que l'auteur a incorporée plus tard dans l'épilogue de la *Légende d'un Peuple*. Elle était intitulée *France* :

Quand des antiques jougs l'humanité se lasse,
Quand il est quelque part un peuple à secourir,
Qui donc à l'horizon voyez-vous accourir ?
A genoux, opprimés ! c'est la France qui passe !

Sans espoir et sans Dieu, l'enfant de la forêt
Traîne-t-il sa misère à l'autre bout du monde,
Qui donc va lui verser la lumière féconde ?
Nations, saluez ! car la France apparaît !

De l'immense avenir resplendissante aurore,
Pour vous joindre en faisceaux, peuples de l'univers,
Faut-il percer les monts ou rapprocher les mers,
Paladin du progrès, la France arrive encore !

Voilà, n'est-ce pas, de fortes pensées habile-

ment condensées, sobrement exprimées. Eh bien, voici maintenant la paraphrase, l'amplification banale. Presque point d'effort pour déguiser l'emprunt.

Elle ce trouve dans une pièce intitulée : *La France*, qui fut imposée par l'auteur, M. Chapman, au banquet Vermond, en octobre de la même année.

Comparons bien :

L'humanité gémit sous des jougs centenaires :
La France tout à coup fait gronder ses tonnerres,
Et, volcan qui vomit une lave d'airain,
Elle secoue au vent les tours de la Bastille...
Et l'astre de juillet à l'horizon scintille,
La sainte liberté rouvre son vol serein.

L'enfant de la nature, aux limites du monde,
Rampe sous le fardeau de sa misère immonde ;
La France à son grand cœur sent la pitié venir...
Elle élève la voix... et ses missionnaires
Vont évangeliser les tribus sanguinaires,
Et font sur les déserts flamboyer l'avenir.

Les grandes nations, que le progrès enivre,
Veulent faire tomber tout ce qui peut survivre
Des obstacles nuisant à leur fraternité :
Elle prend son compas, son pic et sa truelle...
Et les monts affolés s'entrouvent devant elle,
Et l'océan la suit comme un lion dompté.

Voilà ! Qu'en dites-vous ?

Je pourrais citer plus de vingt pièces dont le lauréat déconfit a accouché de la même façon.

La seule différence qu'il y ait entre les deux auteurs, c'est que, d'un bon plat de Fréchette, le coucou fait à tout coup une plate salade. Ce n'est jamais raté !

Dans une autre pièce intitulée : *La forêt*

vierge, Fréchette fait une description, et au moment où il est plongé dans l'évocation du passé, il entend le sifflet d'une locomotive.

Ce passage d'un train prouve que la forêt vierge n'existe plus et que le génie humain a vaincu le passé.

Chapman, dans une pièce intitulée aussi *La forêt vierge*, y va aussi de sa petite description et de sa petite évocation. Soudain il entend... un coup de fusil !

Chose extraordinaire, inouïe, inattendue : un coup de fusil dans une forêt !

Dans la pièce de Fréchette, il y a une pensée profonde, dans celle de Chapman il n'y a qu'une ineffable niaiserie.

Que voulez-vous ?

De même, dans *Renouveau*, Fréchette, un jour d'hiver, passe dans une lande, et voit aux branches d'un buisson les débris d'un nid d'oiseaux

Chapman, lui, se promène sur la grève, et aperçoit, dans un buisson, dévinez quoi ?... un petit enfant !

Le nid délabré inspire à Fréchette des réflexions sur les beaux jours envolés de sa jeunesse ; et le petit enfant dans le buisson inspire à Chapman des réflexions sur son enfance.

Ma nourrice m'a souvent raconté que les enfants poussaient dans les choux ou dans les roses, mais elle ne m'a pas jamais dit qu'il en venait dans les buissons.

D'un joli sujet, M. Chapman fait une trivialité absurde. Toujours la différence entre le poète et le poétereau.

M. Fréchette attendrit le lecteur, M. Chapman le fait pouffer. Sans cette petite infirmité,

l'auteur des *Feuilles d'érable* aurait pu se faire couronner, lui aussi, par l'Académie française.

Mais, même depuis son concours pour le prix Montyon, notre lauréat retoqué ne peut s'empêcher de plagier Fréchette ; l'habitude l'emporte. Elle est devenue pour lui une seconde nature.

Il a publié, voilà deux ans, dans la *Kermesse*, de Québec, ce qu'il appelle : *Fragment d'un poème de longue haleine intitulé Jacques Cartier*, et où, par parenthèse, on trouve des Bretons *à la trempe de chêne !*

Pends-toi, brave Allard, ta gloire est éclipsée ! Tu n'as fait que trouver le moyen de tremper le cuivre : Chapman trempe le chêne.

A part cette trouvaille de la *trempe du chêne*, ce fragment est un démarcage, aussi servile qu'audacieux, de la *Légende d'un peuple*.

Le tout est pillé dans *Notre histoire*, dans *la Renaissance*, dans *Saint-Malo*, dans le *Saint-Laurent*, dans *Du Calvet*, mais en particulier dans la pièce intitulée : *Ante Lucem*. Chapman fait de celle-ci : *Nox et lumen*.

Les citations seraient trop nombreuses ; je conseille au lecteur de faire la comparaison. Il y a de quoi se tordre comme un tire-bouchon.

Je ne puis cependant résister au désir de faire toucher du doigt quelques lignes, qui donneront une idée du reste :

FRECHETTE

Un vent de renouveau sur la France soufflait.
Son diadème d'or se nimbait au reflet
Du radieux soleil qui fut la Renaissance.
Le roi François premier, par sa magnificence
— N'ayant pu, dans sa soif ardente de jouir,
Vaincre l'Europe — au moins tâchait de l'éblouir

Chapman

On était à cette heure en pleine Renaissance,
Et le roi chevalier abdiquant l'espérance
D'éclipser Charles Quint, vainqueur de toutes parts,
L'éblouissait avec les Lettres et les Arts.

Le coucou prétend que depuis la publication de ses *Québecquoises*, il ne se nourrit plus que des grands maîtres. Il est évident, alors, qu'il range l'ami Fréchette parmi ces derniers, car à moins de le sucer jusqu'à la moelle, on ne peut guère s'en sustenter avec moins de sans-gêne.

Mais la preuve de sa sincérité lorsqu'il avouait à Fréchette qu'il ne pouvait s'empêcher de le plagier, c'est que, tout dernièrement encore, lors du carnaval de Québec, pendant que son livre était sous presse, il a trouvé le moyen de prendre encore deux vers à son fournisseur ordinaire.

Voici les strophes qui contiennent ces deux nouveaux specimens d'escamotage.

Si j'avais plus d'espace à ma disposition, je reproduirais toute la pièce, comme preuve que la bêtise humaine est insondable, mais j'ai promis de ne rien critiquer.

On a fait un palais avec des blocs de glace.
Son portail est orné d'étranges floraisons.
Du sommet transparent de sa tour l'œil embrasse
De séduisants aspects, d'immenses horizons.

Le givre à ses flancs met de folles dentelures ;
L'aurore de rubis étoile son cristal ;
Et lorsque le couchant rougit ses crénelures,
On dirait un tableau de conte oriental.

Or, si j'ai bonne mémoire, Fréchette a écrit ces deux vers quelque part :

Des frimats cristallins l'étrange floraison...
Dans le cadre idéal d'un conte d'orient...

Seulement Fréchette ne mettait pas ses étranges floraisons sur des portails, lui ; et, quand il parlait de contes, s'il se permettait de les mettre dans des cadres, il est assez sain d'esprit pour ne pas imaginer des *tableaux de conte*, oriental ou non.

Je disais au début que la rage de Chapman contre Fréchette datait de sa tentation avortée à l'Académie française.

Si l'on en voulait une preuve nouvelle, on la trouverait dans le livre même que le pauvre diable a envoyé à l'Académie, et qui contient une pièce de vers de vingt et une strophes — parfaitement ridicules du reste — dédiée à l'homme sur qui il essaie de vomir aujourd'hui, et qu'il comblait alors de louanges.

Dans cette pièce, le maître palinodiste compare Fréchette à Hugo, l'appelle "grand poète", le fait " grandir avec du feu dans la pensée et l'éclair dans les yeux."

Il lui fait " bourdonner un suave essaim dans son âme distraite", — je ne mens pas, ça y est !

Il lui fait " boire l'harmonie et l'illusion,"— ça y est aussi !

Il le fait " bercer mollement dans un esquif où flotte une écharpe adorée," — on n'a jamais pu savoir ce que cela veut dire.

Puis il lui fait " broyer son mat par la foudre," — hélas !

Il en fait un " génie qui ouvre au vent sacré son aile,"— textuel.

Il le fait " sangloter pendant que la réalité lui secoue l'épaule."

Il le salue " grande âme navrée."

Il le fait " acclamer de bravos frénétiques, et joncher de fleurs son chemin."

Il le voit " par ses accents exciter la France qui bat des mains," et lui fait poser sur la tête par la ville de Paris " une étoile qui mène à l'immortalité."

Tout ça y est mot à mot !

Il ajoute — ce qui n'est pas surprenant après cela — que " notre enthousiasme avec raison s'honore " d'un pareil homme.

Il parle de son " luth d'ange."

Il le compare à " l'aigle hardi à la vaste envergure."

Enfin il acclame " sa voix suave et *parfumée !* — ceux qui ne me croiraient pas peuvent se procurer le volume.

Voulez-vous encore du lyrisme de Chapman adressé à celui qu'il éclabousse aujourd'hui ? En voici :

Guerrier de la pensée à la voix magnifique,
Tu reviens travailler à l'œuvre pacifique
Pour laquelle longtemps tu fus trop méconnu ;
En dépit des clameurs de ce siècle en délire,
Tu reviens caresser les cordes de ta lyre...
Oh ! sois le bienvenu !

Oui, sois le bienvenu, poète à l'âme fière,
Toi dont nous regrettions l'absence volontaire,
Gloire de ton pays que ta muse illustra !...
Ta cause est noble et sainte et ta bouche inspirée ;
Accomplis sans fléchir ta mission sacrée !
Et dans nos fastes d'or ton nom resplendira.

Nos fastes d'or !

Hélas ! comme une toute petite lettre du secré-

taire de l'Académie française, M. Pingard, peut faire changer les choses !...

VI

INTERVIEW

Pour compléter mon petit travail, je me suis rendu auprès de M. Fréchette, et voici mot pour mot notre conversation :

M. Sauvalle. — Je me suis permis de venir vous demander quelques nouveaux renseignements au sujet du livre de Chapman. Est-ce qu'un interview vous ennuirait ?

M. Fréchette. — Aucunement, mais je ne crois pas avoir rien à ajouter aux documents imprimés que j'ai déjà mis entre les mains de M. Rouilaud et des vôtres relativement au même sujet. Ne sont-ils pas suffisants ?

M. Sauvalle. — Suffisants pour démontrer que le Chapman s'est gavé dans vos livres comme un étourneau dans un boisseau d'avoine, c'est vrai ; mais n'auriez-vous pas un mot à dire des accusations de plagiat portées contre vous-même par cet individu et par l'abbé Baillargé ?

M. Fréchette. — A quoi bon ? j'ai fait connaître pour ce qu'il est l'abbé Baillargé, dont tout le monde rit aujourd'hui. Pauvre agresseur battu, il se venge comme il peut, le saint prêtre ! Quant à l'autre, si vous étiez du pays, vous sauriez qu'il est assez connu à Montréal et à Québec, depuis nombre d'années, pour être tout à fait inoffensif.

M. Sauvalle — Eh bien, Monsieur, c'est précisément parce que je suis étranger que je viens vous prier de parler, ne serait-ce que pour la

satisfaction de la colonie française au Canada, qui n'est pas au courant du passé, et qui vous a, vous le savez, en si haute estime.

M. Fréchette. — En ce cas, Monsieur, vous pouvez interroger ; malgré mes répugnances à m'occuper d'un pareil sujet et d'un pareil oiseau, je suis prêt à vous répondre.

M. Sauvalle. — D'abord, savez-vous ce qui a pu déterminer chez l'individu cette haine féroce ?

M. Fréchette. — Rien de précis, Monsieur ; ce n'est pas ma faute si l'on s'est moqué de lui à l'Académie française, où j'avais réussi ; la dernière fois qu'il ma parlé, il se traînait à genoux...

M. Sauvalle. — A genoux ?

M. Fréchette. — Littéralement à genoux, Monsieur, je n'exagère pas d'un iota. Il me demandait pardon, se reconnaissait coupable d'infamie — ce fut son expression — et me conjurait en pleurant de ne pas accuser son cœur mais sa tête, abrutie, disait-il, par l'abus des alcools. Je l'ai calmé, renvoyé, et, naturellement, j'ai donné ordre à ma servante de ne plus l'introduire chez moi. Quelques mois plus tard, je le rencontrai à l'encoignure des rues Craig et Saint-Gabriel. Il était dans une crise d'épanchements nerveux : il offrait la main à tout le monde. Tout le monde tournait le dos, j'en fis autant. Ça l'a indisposé, je suppose.

M. Sauvalle. — Vous a-t-il jamais parlé de ses plagiats ?

M. Fréchette. — Sans doute, et plusieurs fois même. L'histoire racontée par M. Desaulniers, à ce sujet, est strictement vraie. " J'espère que vous ne m'en voulez pas pour vous prendre un vers par-ci par-là, me disait l'individu qui m'ac-

cuse aujourd'hui de l'avoir plagié ; je ne puis pas faire autrement ; il faut que j'imite même la tournure de vos pièces. Ça ne vous en ôte pas, à vous ; et, à moi, ça me fait une petite réputation."

Il m'appelait " grand cœur ", dans ces circonstances-là, comme il m'appelait "grand poète" dans ses pièces. Et, confiant dans mon indifférence au sujet de mes vers, il ne se gênait point. Chaque fois que je publiais une pièce, on était sûr d'en voir apparaître la doublure, quelque temps après ; c'en était devenu une farce. Il me suivait à la piste — adoptant, par derrière moi, non seulement mes expressions, mes idées, mais encore mes sujets, mes opinions, mes titres, jusqu'aux rythmes dont je me servais, le cadre, la charpente, tout. Si je divisais mes pièces par des chiffres, il divisait les siennes par des chiffres. Si je les divisais par des étoiles, il les divisait par des étoiles. Si je faisais des strophes, il faisait des strophes. Si j'écrivais en rimes plates, il écrivait en rimes plates. Un hiver, il me prend envie de travailler des sonnets, voilà mon homme à gâcher des sonnets. Quand j'ébauchais du paysage, il barbouillait du paysage ; quand j'abordais l'épître, il se lançait dans l'épître. Et quand j'essayai du récit, il fit comme moi... il essaya.

(Ici le poète esquisse un malin sourire, et continue) :

M. Fréchette. — Cela est tellement vrai, que j'ai dû, quand je les ai mises en recueil, modifier nombre de mes pièces pour dépister ce *fileur* sans pareil. Ainsi mon petit poème qui, dans les *Fleurs boréales*, porte le titre de *Renouveau*, débutait originairement par ce vers :

Je passais, l'autre jour, dans la lande déserte.

Quelque temps après l'apparition de cette pièce, l'homme que je plagiais en publiait une parodie qui débutait par ce pastiche :

L'autre soir, je marchais sur la plage déserte.

Je dus modifier, et ma bluette se lit maintenant :

Il faisait froid. J'errais dans la lande déserte, etc.

Un autre cas. Vous avez remarqué qu'il m'accuse de lui avoir volé ce vers tout entier, par où débute mon *Iroquoise* :

Nous sommes sur les bords du Saint-Laurent sauvage.

Eh bien, ma pièce, publiée pour la première fois en 1861, commençait ainsi :

Il fait nuit : tout s'endort dans la forêt sauvage ;
Le Saint-Laurent ouvrant l'orbe de son rivage...

Pourquoi l'ai-je changée ? C'est que mon admirateur, en 1875, publiait une pièce intitulée l'*Algonquine* au lieu de l'*Iroquoise* — un hasard évidemment — qui commençait à son tour par ces deux vers :

Le soir s'est abattu sur les forêts sauvages.
Couvrant de ses baisers les rocs de ses rivages....

Et ça marchait ainsi à peu près jusqu'à la fin.

Un jour, l'auteur me demanda : — Avez-vous lu mon *Algonquine* ? — Votre *Algonquine* ou mon *Iroquoise* ? — Ah ! vous vous êtes reconnu ? — Un peu, oui ; au commencement surtout. (Ce fut là une des circonstances où l'individu me fit les aveux dont je vous parlais il y a un instant.) Mais qu'à cela ne tienne, lui dis-je, si jamais je remets au jour ce péché de jeunesse, comme j'aurai à le refondre un peu, je modifierai surtout les

premiers vers. — Que mettrez-vous ? — N'importe quoi ; ceci, par exemple :

Nous sommes sur les bords du Saint-Laurent sauvage.

Un bon commençant, fit mon interlocuteur. Je ne me rappelai cette conversation que longtemps après la publication des *Fleurs boréales*, quand Lusignan me fit remarquer, dans les *Québecquoises* de mon *rival* (un autre sourire malin), une pièce qui commençait par ce vers original :

Nous sommes sur les bords du Saguenay sauvage.

Voilà ! Un léger démarquage de date avait suffi : le tour était joué. Incapable de faire un vers, c'est connu, j'avais dû en voler un tout fait à...

M. Sauvalle. — Oui, je comprends cette hésitation ; il vous répugne de nommer l'individu, c'est tout naturel. Mais que dites-vous de l'une des accusations sur laquelle il insiste le plus ?

M. Fréchette. — Laquelle ?

M. Sauvalle. — Il prétend que votre *Voix d'un exilé* ne serait qu'une imitation des *Châtiments* de Victor Hugo.

M. Fréchette. — Il a raison, et c'en est une bien pâle, je l'admets.

M. Sauvalle. — Alors ?

M. Fréchette. — Alors, les imitations ne seraient pas permises ? Ni les traductions, je suppose ?

M. Sauvalle. — A moins qu'on ne le dise.

M. Fréchette. — Ah ! à moins qu'on ne le dise ?... Eh bien, Monsieur, voici le poème publié à Chicago en 1869, à l'imprimerie de l'*Amé-*

rique, 162 Madison street ; lisez les dernières lignes de la préface, s'il vous plaît.

(En même temps, le poète me passe une plaquette très finement imprimée, et en effet, à la fin d'une préface portant la date de *décembre* 1869, je lis ces lignes :

" Nous ajouterons même — ce dont tout le monde s'apercevra facilement, du reste — que l'idée de la *Voix d'un exilé* n'est pas absolument originale : c'est autant une imitation des *Châtiments* de Victor Hugo qu'autre chose.")

M. Sauvalle. — Ho ! ho !... la canaille !... Et pensez-vous que votre accusateur connaissait ce détail ?

M. Fréchette. — Certainement ! il sait toute la *Voix d'un exilé* par cœur ; — vous avez pu voir, qu'il l'avait assez pillée, du reste. Certainement qu'il connaissait ce détail, puisqu'un jour il ma même blâmé d'avoir mis cela dans ma préface. " Quand vous auriez traité un sujet traité par un autre poète, disait-il, cela ne constitue pas une imitation." J'étais payé, d'ailleurs, pour ne pas ignorer la façon de penser du jeune homme sur les questions de ce genre. Pas de préjugés !

M. Sauvalle. — Savez-vous que c'est violent ce que vous racontez là !

M. Fréchette. — A qui le dites-vous ? Mais cela ne surprendra personne, allez ! pas même l'abbé Baillargé — qui, par parenthèse, ne me semble pas loin d'être trempé dans le même baquet.

M. Sauvalle. — Chapman — pardon, votre emprunteur — vous accuse aussi d'avoir, dans une certaine pièce de théâtre, copié des fragments de dialogues dans un roman d'Elie Berthet intitulé : *La Bastide Rouge.*

M. Fréchette. — J'ai été beaucoup plus loin ; j'ai dramatisé tout le volume. Cette accusation, j'en ai fait justice dans le temps, et je ne sache pas que j'aie été plus considéré comme un voleur depuis cette époque. Remettre au jour cette risible affaire n'est qu'une perfidie, toute jugée d'avance, qui témoigne surtout de l'impuissance où l'on est de trouver quelque chose de sérieux à me reprocher ; et si je prends la peine d'entrer dans de nouvelles explications là-dessus, c'est tout simplement pour l'acquit de ma réputation auprès de nos compatriotes de France établis récemment dans le pays, et qui m'honorent de leur estime.

Voici la chose en deux mots. En 1880, j'avais à l'étude un drame historique intitulé *Papineau*, et, mon associé Jehin-Prume et moi, nous nous demandions si la machine pourrait tenir l'affiche durant les six jours pour lesquels la salle était louée. C'était deux semaines seulement avant la première. Nous assemblâmes nos acteurs-amateurs, et il fut convenu que je dramatiserais la *Bastide Rouge* d'Elie Berthet, qu'on l'imprimerait et qu'on répèterait au fur et à mesure que je pourrais livrer un acte. Aucun mystère en tout cela : M. Prume, M. McGown, M. Chs Labelle, M. Brazeau, M. Louis Labelle, M. Dufour sont encore pleins de vie et peuvent endosser ma déclaration. Restait à décider si nous mettrions le nom d'Elie Berthet sur la brochure et sur l'affiche. On fut unanime dans la négative, attendu que le succès d'une pièce faite et montée dans ces conditions était loin d'être assuré, et que ç'eût été une injustice de faire courir aucun risque à l'auteur sans sa permission. Nous mîmes simplement sur la brochure et sur l'affiche, comme cela se pratique très souvent en France,

quand il n'y a qu'un des auteurs de nommé : *Le Retour de l'Exilé par Louis Fréchette* (EN COLLABORATION), avec l'entente que, si la pièce avait du succès, je déclarerais le nom du collaborateur. Ce que je fis, le soir de la deuxième ou troisième représentation, ainsi que les journaux du temps le constatent.

Maintenant, qu'est-ce que plagier ? C'est faire comme celui dont nous parlions tout à l'heure, voler les écrits des autres, en pleine connaissance de cause, et les donner comme de son propre crû. Or, en déclarant tout d'abord, sur l'affiche et sur la brochure, que je n'étais pas le seul auteur de la pièce, cela impliquait qu'il y en avait un autre que moi, n'est-ce pas ? Ne pas comprendre cela, c'est se montrer incapable de saisir une vérité de La Palisse. Si j'avais voulu faire croire que la pièce était tout entière de moi, je n'aurais pas déclaré l'avoir écrite en collaboration. M'aurait-il fallu par hasard indiquer en marge ce qui était de moi et ce qui ne l'était pas ?

D'un autre côté, s'il sagit d'intérêts pécuniaires à débattre entre Elie Berthet et moi — ce qui a été fait, du reste — c'est une affaire qui me regarde, et le public n'a absolument rien à y voir.

En tout cas, quand, depuis une cinquantaine d'années au moins, tous les journaux du pays publient en feuilleton des centaines et des centaines de romans français — ceux d'Elie Berthet même — sans jamais payer un seul sou de droits d'auteur, ce serait s'éprendre d'un étrange scrupule tout à coup, que de me faire un crime, à moi, d'avoir mis à la scène une bluette comme la *Bastide rouge*.

Tous ces détails, Monsieur, peuvent être confirmés par des milliers de personnes, et en parti-

culier par les messieurs — tous bien connus — que je viens de vous nommer. Et voilà l'histoire de mon grand plagiat !

M. Sauvalle. — Ma foi, Monsieur, elle m'intéresse à ce point que je ne puis m'empêcher de vous demander celle des petits.

M. Fréchette. — Ah ! quant aux petits, par exemple, c'est une tout autre affaire. S'il sagit d'avoir plagié des prépositions et des adverbes, *pour*, *avec*, *depuis*, *alors*, *pourtant*, et des substantifs, le *soleil*, les *coteaux*, avec les *oiseaux*, les *nids*, la *brise*, les *branches*, les *feuilles*, l'*écorce*, les *racines*, quand je parle d'un arbre, je l'admets, mes rapines sont presque aussi nombreuses, que celles de Victor Hugo et de Lamartine ; car j'ai usé et abusé comme eux de tous ces accessoires. Il en est de même des rimes ; je n'en ai presque pas inventé ; à peine si je me souviens d'avoir, dans le but sournois qu'on m'a reproché de rimer avec *intrépide*, composé le néologisme *tépide*, du latin *tepidus*, *tepida*, *tepidum*, (ceci est pour l'abbé Baillargé, car l'autre n'a jamais su décliner *rosa*, la rose). Pour ce qui est des plagiats de cette espèce, je m'avoue coupable ; je n'ai, du reste, fait que cela toute ma vie : plagier le dictionnaire.

Autre chose est des phrases qui se ressemblent. Ici, il y a ce qui s'appelle la rencontre, la réminiscence involontaire, et le démarcage.

La rencontre constitue une simple curiosité, en littérature ; la réminiscense involontaire trop répétée constitue un manque d'originalité ; le démarcage, lui, est un vol calculé, et constitue le plagiat, c'est-à-dire le brigandage littéraire, une des choses les plus honteuses qui soient.

Or, voyons ce qu'on me reproche. Un vers qu'on dit emprunté à Leconte de Lisle, un vers

que j'ai écrit en 1862, quand le peintre Falardeau a visité Québec pour la première fois après son départ pour l'Europe. A cette époque, Leconte de Lisle avait publié des vers, si l'on veut, mais il était encore relativement inconnu même en France. Ce n'est qu'en 1875 ou 1876, qu'on a entendu prononcer son nom pour la première fois au Canada.

On me reproche aussi *quatre mots* que j'aurais volés à Mme de Girardin. Or, quand ces quatre mots de moi furent publiés dans le *Journal de Québec*, j'étais encore au collège, et ceux qui ont fait leurs études dans notre pays savent si les collégiens ont l'habitude de se plonger dans les œuvres de Mme de Girardin pour y chercher matière à plagiat.

Il y a aussi un hémistiche de Jose-Maria de Heredia que j'ai volé. Or mon hémistiche, à moi, se trouve dans ma pièce *L'Espagne*, imprimée dans les bulletins de la Société Royale, il y a neuf ans ; et les *Trophées* de Jose-Maria de Heredia, le volume dans lequel on a déniché le vers désigné, a été publié seulement l'année dernière ... Voilà l'honêteté de MM. Baillargé Ptre et Cie !

Inutile de multiplier les exemples et les explications, n'est-ce pas ? Ces ressemblances, ces coïncidences fortuites s'appellent des rencontres. On peut en découvrir à satiété chez les plus grands écrivains. Nier que ces rencontres soient possibles, c'est nier que deux hommes puissent avoir la même pensée ; c'est partant se montrer aussi inepte qu'ignare, car pour les éviter, il faudrait, avant d'écrire une ligne, feuilleter tout ce qui a déjà été écrit dans le monde, afin de ne dire que ce qui n'a pas encore été dit par un autre. Vous connaissez les vers de Musset :

Rien n'appartient à rien, tout appartient à tous ;
Il faut être ignorant comme un maître d'école,
Pour se flatter de dire une simple parole
Que personne ici-bas n'ait pu dire avant nous.

En dehors de ces rencontres, il y a les réminiscences involontaires — qui peuvent être reprochées comme un défaut, mais qui ne sauraient être criminelles, puisqu'elles sont involontaires. Quel est le poète au monde qui puisse se vanter d'avoir échappé à ces réminiscences ? En tout cas, ce *rara avis*, ce n'est pas chez nos humbles lettrés, qui n'écrivent que par hasard, qu'on doive le chercher. Que dis-je, nous sommes même condamnés ici à une banalité relative, tant sont clair-semés, chez nous, les lecteurs qui voient, dans l'originalité d'un écrivain, autre chose que de l'inexpérience et des *fautes*. Notre public — il y a heureusement des exceptions — est tellement instruit en littérature, que l'abbé Baillargé m'a même reproché des licences poétiques autorisées par l'exemple de tous les maîtres.

Non, ici, les écrivains qui pourraient déployer plus d'envergure sont forcés de suivre modestement les sentiers battus, sous peine de se voir étouffés bientôt sous les éteignoirs qu'ont à leur disposition tous les adorateurs de la tradition et des lieux communs.

Cela étant donné, passons à ce qui me regarde personnellement. Depuis 1857, j'ai dû écrire au moins 25,000 vers. Or, la baillargerie en quête de vengeance, dévotement associée à la cuistrerie avinée et ramollie, a sué douze mois sur mes œuvres, pour y trouver... quoi ?... Trois réminiscences bien constatées, une couple de ressemblances lointaines, et des mots ... ah ! des mots, par exemple, on en a découvert des masses.

Comme si les mots n'appartenaient pas à qui veut s'en servir !

Et même pour arriver là, que n'a-t-on pas fait ? On a mis ma signature à des vers que je n'ai jamais écrits — des vers composés probablement pour la circonstance (les compères sont assez hardis et les vers assez bêtes pour cela) ; on m'a attribué des vers de Victor Hugo, et l'on a attribué à Victor Hugo des vers de moi ; on a signalé certaines expressions, certaines alliances de mots relevées par-ci par-là dans des poètes à peu près inconnus ; et cela sans indication de sources, sans dates même. Allez donc contrôler cela !

Evidemment, les deux saints hommes n'ont compté que sur l'effet à produire auprès des lecteurs illettrés qu'on a essayé d'impressionner avec de grands mots, et des phrases comme : "C'est à n'en pas croire ses yeux !"

Tas de farceurs ! Et c'est un prêtre qui préside à ce scandaleux déchaînement de haine, à ce débordement de saletés... Comme c'est édifiant ! Il est vrai que, même comme prêtre, l'abbé Baillargé — ses confrères le proclament avec enthousiasme — n'est pas *ordinaire*.

(Ici un autre sourire, cruel cette fois !)

M. Fréchette. — Je le répète, en fait de réelles réminiscences, on en a constaté trois dans toutes mes œuvres : un vers de Victor Hugo, un vers de Prosper Blanchemain et un vers de Crémazie. Ce sont de véritables réminiscences, je n'en doute pas, car ces trois vers, imités ou intégralement reproduits, je devais les avoir lus. Mais, franchement, là, pour m'exempter la peine de faire trois vers de plus dans mon existence, j'aurais volontairement, sciemment, dans le but de

tromper le lecteur, et pour me parer des plumes du paon, volé ces trois vers, qui sont très ordinaires après tout ! Il faut avoir du toupet et surtout l'âme faite exprès, pour s'imaginer faire gober cela au public.

Et encore, en ce qui regarde le vers de Blanchemain, je suis forcé de m'en rapporter à la parole de ces messieurs, sur laquelle pourtant, ayant pu mesurer déjà la hauteur de leur véracité, je ne voudrais certainement pas risquer cinq sous...

Quant au plagiat proprement dit, au démarcage, au vol manifeste, Monsieur, vous avez déjà démontré à vos lecteurs où se trouve le pirate, l'impuissant, le geai, ou plutôt le *coucou de la poésie*, comme vous l'avez si pittoresquement surnommé.

Il y a dans toute cette affaire des choses d'un risible achevé. J'ai raconté, comme fait historique, dans un article de journal, la mort du marquis de Belloy, à Chicago, telle que je la tiens de témoins occulaires. Or Eugène Sue raconte la fin tragique d'un autre marquis dans des circonstances analogues. Donc j'ai plagié Eugène Sue.

Le pauvre imbécile ne réfléchit pas que, s'il y a plagiat, ce n'est pas chez moi, mais chez le marquis de Belloy, qui aura voulu se suicider comme le marquis d'Eugène Sue. La haine et l'envie aveuglent donc bien profondément !

Non, je ne suis pas un grand écrivain, j'en suis loin, Monsieur, de même que je suis loin d'être hors pair dans mon pays, comme vous avez eu le bienveillant tort de le dire en commençant votre étude sur le susdit coucou. Personne, du reste, ne saurait être grand écrivain ici, où l'on n'écrit qu'en amateur, et où l'on n'a à son service

qu'une langue pauvre, incolore, déformée, corrompue, hybride, mal apprise, et surtout mal enseignée.

Personne ne sait mieux que moi ce qu'il y a de défectueux dans mes ouvrages ; mais je suis un honnête homme, et ceux qui m'accusent de m'être sciemment approprié le travail d'autrui — prêtre dans la chaire ou pochard le coude sur le zinc, professeur de collège en rupture d'orthographe ou gibier de cour de recorder — en ont menti !

On vante beaucoup Crémazie, maintenant qu'il est mort. Quand il vivait, il avait ses Chapmans et ses Baillargés, lui aussi, qui bavaient sur lui, le mordaient au talon et l'accusaient d'avoir plagié sa *Promenade de trois morts* dans Thoéphile Gautier. Je me souviens avoir lu bien des niaiseries de l'abbé Provencher sur le sujet. Ce serait intéressant à reproduire.

Mais je m'arrête... vous m'en avez fait dire beaucoup plus long que je ne voulais. "

Et là-dessus le poète m'a congédié avec un franc éclat de rire qui m'a prouvé que les lauréats manqués et les abbés déconfits pourront publier encore bien des volumes avant de désarçonner son imperturbable et philosophique gaieté.

Moi aussi, je terminerai par un éclat de rire, en reproduisant les deux fables désopilantes que M. Gonzalve Desaulniers a dédiées l'année dernière au susdit Chapman.

On ne saurait toucher plus juste.

VII

LE CHENE ET LA CHENILLE

Un grand chêne dressait ses rameaux dans l'espace,
Et répandait son ombre aux alentours...

Par mille tortueux détours,
Larve aussi sale que rapace
Glissant, rampant, peinant, suant,
Puant,
Le dos rond, le ventre gluant,
Une chenille avait atteint la carapace
De l'arbre, et tout autour, autant qu'elle pouvait,
Bavait.

— Ah ! ah ! criait-elle au colosse.
Dis donc, on n'est pas à la noce,
A ce qu'il paraît, mon fiston !
C'est qu'avec moi, pardine, il faut changer de ton ;
Je sais, moi, défier et ta taille et ta force ;
J'ai déjà souillé ton écorce,
A moi ta couronne à présent !

— Et puis après ? fit sur un ton plaisant,
L'arbre à l'ombrage bienfaisant,
Ta bave, un peu de pluie
L'essuie ;
Affaire d'une ondée et de quelques rayons....
Et je n'en reste pas moins un chêne, voyons !
De même que, pauvre guenille,
Tu n'en restes pas moins non plus... une chenille.

L'autre fable, non moins caractéristique, est intitulée :

LA VIPÈRE ET LE SOCLE

Un jour, une vipère avait caché son nid
— Un sale trou, par parenthèse, —
Aux joints d'un socle de granit,
Vieux comme le temple d'Ephèse.

Par sa nature, c'est la loi,
Jusqu'à ce qu'un bon coup de talon vous le tue,
Tout vrai reptile s'évertue
A piquer l'imprudent qui l'introduit chez soi.
Or la vipère dont il s'agit, sur ma foi,
Pour cette espèce d'infamie
Etait bien vipère et demie !

Tous les jours — ce que c'est que la haine d'un fou —
La bête sortait de son trou,
Et sifflant et bavant, le dard hors de la gueule,
Le corps tout gonflé de venin,
— Impuissante fureur de nain —
Moucheron s'efforçant d'entamer une meule,
Le petit monstre belliqueux
Se repliait sur son ventre visqueux,
Et — pour mordre — d'un bond plus ou moins impossible,
Se ruait sur la pierre avec acharnement.

En butte à cet assaut risible
— On le croira facilement —
Le socle restait impassible.

— Ah ! je te ferai bien demander grâce, va !
Crie un jour la vipère en une rage bleue.

Soudain la pécore creva :
Elle s'était mordu la queue.

On ne pouvait mieux peindre la situation ni mieux caractériser le paroissien à qui nous avons affaire.

Je clorai par une supposition.

Si l'intéressant M. Chapman avait raison, si tout le bagage littéraire de Fréchette n'était qu'un ramassis de niaiseries et de plagiats, ça ne vaudrait absolument rien, n'est-ce pas ? moins même que les *Québecquoises* et les *Feuilles d'érable* ; et alors il vaudrait mieux que tout cela disparût, n'existât pas, n'eût jamais existé.

Imaginons maintenant l'œuvre de Fréchette enlevée tout à coup des lettres canadiennes ; trouverait-on qu'elle pût être avantageusement remplacée par celle de Chapman ?

Oh ! la la !

FIN